

LA FAMILLE LEVY-YULY

ou du mellah de Meknès au sénat de Washington, en passant par Mogador

par Joël LEVY-CORCOS dit Joël BARON

Haïfa, janvier 2012

(Ce texte est destiné aux membres de ma famille, au sens très large, les descendants de notre ancêtre commun, Moshé LEVY ben YULY de Meknès, dont les noms figurent ci-dessous)

Le patronyme YULY n'existe aujourd'hui dans le monde que dans deux aires géographiques: d'abord dans "notre" famille élargie originaire du Maroc, et ensuite aux USA, chez des Noirs descendants d'esclaves. (On trouvera plus bas l'explication de ce nom de famille chez les Noirs américains).

Selon la tradition familiale¹, les LEVY-YULY seraient issus du grand poète et philosophe rabbi Yehouda ben Shmuel HALEVY (Tudela, près de Saragosse, 1086; Le Caire, 1145). Aucun document connu ne vient étayer cette affirmation transmise oralement de génération en génération, sauf peut-être le fait que les prénoms de Shmouel et Yehouda alternent de père en fils (ou de grand-père à petit-fils) dans notre famille de façon régulière. Ce qui est sûr, c'est que les LEVY ben YULY faisaient partie des expulsés d'Espagne et qu'ils suivaient les coutumes des *megourachim* ou castillans, par opposition aux *tochavim* ou Juifs autochtones (berbères?) marocains.

Quand à l'ajout du patronyme YULY, en voici l'explication. De nombreuses familles possédant un nom courant comme LEVY ou COHEN ont éprouvé le besoin de se différencier de leurs homonymes. Chez les ashkénazes, on trouve des LEVY-STRAUSS, de LEVY-BRHUL, des COHEN-BENDIT, etc....Au Maroc, on trouve des LEVY-BENCHETON, des LEVY-BENSOUSSAN, des LEVY-BENTOUBO, etc....

¹ Ce texte n'est pas un travail universitaire, mais simplement un mémoire destiné aux ¹ membres de ma famille. Toutes les affirmations qu'il comporte peuvent être étayées par de nombreuses références bibliographiques, historiques, juridiques, etc.... Afin de ne pas en alourdir la lecture, je me suis abstenu de citer ces références. Mais je les tiens à la disposition de quiconque me les demandera.

Les LEVY ben YULY ont choisi d'ajouter à leur nom un acrostiche qui témoigne de la haute estime dans laquelle ils tenaient leur lignée. En effet, le mot Y-U-L-Y est formé des premières lettres d'un verset du psaume 86,9:

Yavoou Veyichtahavou Lefanékhā YY, "ils viendront et ils se prosterneront devant Toi, Eternel". Quand le Messie reconstruira le Temple de Jérusalem, tous les LEVY se présenteront pour y accomplir leur service sous l'autorité des COHEN. Mais les LEVY-YULY viendront les premiers et seront les plus zélés, les plus dévoués, les plus ardents parmi leurs pairs, une sorte d'aristocratie de la foi.

Moshé LEVY ben YULY (Meknès, vers 1650- Meknès, vers 1720)

La première mention du nom LEVY ben YULY apparaît dans des documents juridiques datant des années 1700 (achats et ventes de propriétés, arbitrages dans des conflits d'héritages, contrats d'association, etc....) concernant Moshé LEVY ben YULY. Ce commerçant cossu possédait des boutiques, des boucheries et des immeubles locatifs à Fès, à Meknès et à Salé.

Il semble qu'il avait fait fortune en rachetant aux corsaires de Salé les marchandises qu'ils rapportaient de leurs expéditions. On sait que ces redoutables écumeurs des mers semèrent la terreur parmi les flottes chrétiennes de la Méditerranée durant plus d'un siècle. Leur principale cible était l'Espagne, d'abord à cause de la richesse que lui avait procurée la découverte de l'Amérique, mais surtout par esprit de vengeance: les corsaires de Salé étaient les descendants directs des *mozarabes*, ou *morisques*, dont l'expulsion définitive de la péninsule ibérique datait de 1602. La guerre de course qu'ils menaient contre l'Espagne était présentée par eux comme une guerre de *jihad* qui, en sus de leur faire mériter le paradis d'Allah, leur rapportait de confortables revenus. Plusieurs témoignages indiquent que parmi eux se trouvaient un ou deux *raïs*, ou capitaines de bateaux corsaires...juifs, qui éprouaient la même haine contre l'Espagne.

Embarqués sur leurs *chebeks* à voiles latines, ou sur leurs légères tartanes, les corsaires musulmans n'hésitaient pas à attaquer les puissantes caravelles et les lourds galions espagnols, français, anglais ou hollandais, ni même à faire des razzia dans les petits ports du pourtour méditerranéen. Les corsaires de Salé sont même arrivés sur les côtes d'Irlande et d'Ecosse, tuant les villageois, pillant tout ce qui pouvait l'être, et violant les femmes. (Aujourd'hui encore, on rencontre dans certains ports d'Ecosse des sujets

britanniques ayant un "faciès" typiquement marocain: une de leurs arrière grand-mères avait-elle subit les outrages des corsaires de Salé?).

Revenus à Salé, leur port d'attache, ils vendaient la cargaison à l'encan: draperies, lustres, vaisselle, bijoux, tapis, blé, avoine, etc... ainsi que tout un bric-à-brac de produits fabriqués dans les villes d'Europe ou venus des Amériques. Les acheteurs de ces butins étaient principalement les commerçants juifs des ports de Salé, Rabat, Tétouan, ou même des villes de l'intérieur du Maroc comme Fès et Meknès. Moshé LEVY ben YULY faisait partie de ces négociants.

Il faut ajouter que les corsaires de Salé ramenaient avec eux des captifs chrétiens, soit des marins, soit des passagers des navires. Mais contrairement à ce qui se passait dans les villes d'Alger, de Tunis ou de Tripoli où les corsaires vendaient les captifs comme esclaves sur les marchés publics à des personnes privées, au Maroc, depuis le décret édicté par le sultan Moulay Ismaïl en 1682, les prisonniers étaient propriété du *makhzen*, de l'Etat marocain. Le sultan leur alloua un quartier spécial dans ses capitales, Meknès et Marrakech: les *matamores*. La communauté juive avait pour obligation de nourrir, soigner et habiller à ses frais les captifs en attendant leur libération contre rançon. Les négociations pour l'obtention de cette rançon avec les Etats européens ou les Ordres religieux chrétiens étaient menées par le truchement de négociants juifs, parmi lesquels on peut citer la famille MIMRAN, et aussi Moshé LEVY-YULY. La "commission" qu'ils empochaient lors de ces tractations pouvait atteindre jusqu'à 40% du montant de la rançon! C'était une juteuse activité, un quasi monopole réservé aux Juifs qui y excellaient grâce à leur connaissance des langues européennes et à leurs relations avec des villes comme Amsterdam, Bordeaux ou Livourne.

Moshé LEVY ben YULY vivait principalement à Meknès, mais il possédait également une maison à Rabat, qui était alors une petite bourgade appelée "Salé la neuve". Il eut trois fils: Shmouel, Mordekhäï (aucune information disponible), et Yéhouda.

Shmouel LEVY-YULY: le *naguid* (Meknès, vers 1680- Meknès, vers 1750)

Bien que notre famille descende de Yéhouda LEVY-YULY, et non de son frère Shmouel, il est intéressant de s'attarder sur la personnalité de ce dernier.

Shmouel LEVY ben YULY fut le *naguid*, ou chef de la communauté de Meknès, (alors la capitale de l'Empire chérifien) entre 1730 et sa mort en 1750. Le rôle du *naguid*, ou *cheikh al yahoud* (cheikh des Juifs) était fort différent de ce que nous entendons aujourd'hui par "chef de la communauté". Certes, il était élu par ses coreligionnaires afin de gérer les biens communautaires, décider de l'ouverture d'un bain rituel ou d'une nouvelle synagogue, lever les impôts, distribuer les secours aux nécessiteux, etc.... Mais dans cet Empire chérifien où la notion de pouvoir signifiait pouvoir absolu, le sultan voyait dans le *naguid* avant tout un agent de son autorité, avec droit de vie et de mort sur ses administrés.

Dans le cas de Shmouel LEVY-YULY, les circonstances historiques renforcèrent cet aspect autocratique du rôle de *naguid*. Les années 1730-1735 furent une période noire pour le Maroc en général, et la communauté juive en particulier. A une terrible sécheresse qui frappa tout le pays s'ajouta une confusion politique extrême. La traditionnelle division du Maroc en *bled siba* (ou zone d'anarchie) et *bled makhzen* (ou zone loyaliste) sévissait depuis la mort du puissant sultan Moulay Ismaïl, fondateur de la dynastie Alaouite. Ses fils se disputaient le pouvoir.

Shmouel LEVY-YULY était lié d'amitié avec l'un d'entre eux, Moulay Abdallah, (si tant est que l'on puisse parler d'"amitié" entre un sultan du Maroc et un de ses sujets juif). Moulay Abdallah régna, avec de nombreuses interruptions et destitutions, de 1729 à 1757. Une fois monté sur le trône, il désigna Shmouel comme *naguid* des Juifs de Meknès. Cette amitié avec le sultan permit de sauver les Juifs de la ville d'un grave péril. En effet, en 1731, les membres de la tribu des Oudayas, qui résidaient dans un quartier contigu au *mellah* fomentèrent une révolte contre le sultan. Ses ministres, assoiffés de vengeance et alléchés par le pillage du *mellah*, essayèrent de persuader leur souverain que les Juifs étaient complices de cette révolte. Shmouel intervint presque au dernier moment pour plaider en faveur de ses coreligionnaires, et le pillage fut évité. Les Juifs de la capitale lui en furent reconnaissants. Même le célèbre rabbin Rabbi Yaacov ABENSUR (1677-1753), habituellement peu enclin à faire l'éloge des *naguids*, le cite dans ses

écrits de façon élogieuse. Quand le sort des armes contraignit le sultan Moulay Abdallah à se réfugier dans le Sud, à Taroudant, son demi-frère et rival, Moulay Ali al Arj (le boiteux), qui usurpa le pouvoir, maintint le *naguid* Shmouel LEVY-YULY à son poste.

Mais il faut souligner un autre aspect de la personnalité de cet homme d'exception. Shmouel considérait que son rôle de *naguid* consistait non seulement à administrer les biens de la communauté, mais aussi à y faire régner l'ordre moral. Ces années d'anarchie politique au Maroc avaient entraîné un grave relâchement des mœurs aussi bien chez les musulmans que chez les juifs. Les sultans régnaient quelques mois à Meknès, puis étaient déposés et exilés à Marrakech, puis revenaient reprendre leur trône. La population, habituée à être gouvernée d'une main de fer depuis le sultan autocrate Moulay Ismaïl, se trouvait livrée à elle-même et à ses instincts les plus bas. Consommation d'alcool (chez les musulmans), prostitution (dans les deux communautés), jeux de hasard... Tous les interdits étaient bafoués, surtout parmi les riches.

Un jour, lors d'une des périodes où Moulay Abdallah régnait à Meknès, on vint informer Shmouel qu'un riche Juif de la ville commettait en public un adultère avec une femme juive mère de famille. Après avoir fait jurer deux témoins qu'ils avaient constaté de visu ce crime perpétré au cours d'une soirée de musique andalouse généreusement arrosée d'alcool, Shmouel ordonna à deux de ses serviteurs de le suivre. Ils se rendirent chez le coupable, le firent sortir de chez lui, et ils le rouèrent de 39 coups de bâton, selon les prescriptions de la Loi. L'homme ne survécut pas à ce châtement et mourut le lendemain. L'affaire parvint aux oreilles du sultan, qui convoqua Shmouel dans son palais. Pour sa défense, le *naguid* prononça cette phrase qui fut retenue par la postérité: "*Si mon pantalon est propre, mon âme est propre*". Le sultan le renvoya chez lui en le comblant de cadeaux.

Shmouel menait une vie irréprochable sur le plan moral. Quant à son sens des affaires, il semble qu'à sa mort il laissa un énorme héritage à ses descendants. Au cours des périodes de famine qui frappèrent le pays, il rachetait à bas prix maisons et boutiques, pour les revendre plus tard avec des bénéfices substantiels. Les affaires sont les affaires...

Tout en étant intimement lié aux affaires intérieures de sa communauté, et du Maroc en général, il semble certain que Shmouel entretenait des relations commerciales avec l'étranger et qu'il exportait des produits locaux comme la cire d'abeille ou le phosphore.

Les descendants de Shmouel LEVY-YULY n'étant que des cousins très éloignés de "nous", je ne m'attarderai pas à leur sujet. Je signalerai simplement qu'ils se sont alliés aux grandes familles juives de Fès et de Meknès, les MIMRAN, les BERDUGO, les TOLEDANO et les TOBY. Ces familles commençaient à s'occidentaliser" puisque qu'ils donnaient à leurs enfants des prénoms nouveaux au Maroc. C'est ainsi qu'une de brus de Shmouel se prénommaient "Ldicia", ou Lœticia, comme la mère de Napoléon Bonaparte (!). Une autre, sans doute originaire de Tanger s'appelait Clara.

Par ailleurs, il semble que les descendants de Shmouel aient délaissé la tradition familiale du commerce pour s'adonner à l'étude de la Tora. Ils exercèrent à Meknès diverses fonctions requérant un large savoir talmudique (rabbins, *dayyanim* i.e. juges au tribunal rabbinique, assesseurs, etc....). Certains d'entre eux émigrèrent en Eretz Israël dans les années 1850, à Tibériade et à Jérusalem, où ils s'allièrent aux familles de l'aristocratie des Juifs sépharades. On retrouve aujourd'hui (en 2012) des représentants de cette branche des YULY notamment à Qyryat Atta, près de Haïfa.

Yehouda LEVY ben YULY (Meknès, vers 1700- Rabat, vers 1755)

Peu d'informations sont disponibles au sujet de notre ancêtre, le frère de Shmouel, sinon qu'il était un riche commerçant. Il résidait principalement à Rabat, où il possédait une très belle grande maison construite au bord de la mer, une sorte de manoir avec un verger complanté de nombreux arbres fruitiers, orangers, citronniers, abricotiers, etc..... Il faut rappeler qu'à cette époque, les Juifs de Rabat habitaient où bon leur semblait car le mellah n'existait pas encore. Il ne fut institué dans cette ville qu'en 1807.

A notre connaissance, Yehouda LEVY-YULY eut deux fils, Abraham et Eliahou. A propos du premier, Abraham, on possède peu de renseignements, sinon qu'il continua les activités commerciales de son père à Rabat, et qu'il mourut presque ruiné. Les juteuses activités liées aux "exploits" des corsaires de Salé commençaient à cette époque (1740-1760) à décliner.

Eliahou LEVY-YULY (Rabat, 1735; Gibraltar, 1800)

Des documents relativement abondants nous permettent de dresser le portrait du fils de Yehouda.

Il semble qu'il ait été très tôt initié aux affaires d'import-export de son père, et qu'il pratiquait couramment l'espagnol, outre l'arabe dialectal marocain et l'hébreu biblique. Il avait également de solides connaissances en français, en anglais et en italien. Ses dons, son appartenance familiale, et sa forte personnalité l'avaient fait remarquer par le sultan Sidi Mohamed III ben Abdallah (qui régna de 1757 à 1790).

Un jour de 1764, alors qu'il était âgé de 29 ans seulement, deux *mokhazni* (sortes de gendarmes) vinrent frapper à la porte de sa maison de Rabat. Le sultan le convoquait d'urgence en son palais de Meknès.

A cette époque, lorsqu'un sultan convoquait "d'urgence" un de ses sujets (musulman ou juif), on était partagé entre la terreur et la joie. Le tout puissant monarque pouvait vous faire décapiter sur l'heure sans autre forme de procès, sous un prétexte quelconque, ou bien vous annoncer une bonne nouvelle. *In cha allah!*

Eliahou fit seller son cheval, et galopa à bride abattue en direction de la capitale, prenant soin toutefois de descendre de sa monture à l'entrée de chaque village ou agglomération: il était interdit à tout Juif de se trouver sur un cheval ou même une mule en présence d'un Musulman. Arrivé à Meknès, il alla tout naturellement loger chez ses cousins LEVY-YULY, les fils de Shmouel, dans leur grande maison du mellah. Il y attendit plus d'une semaine, partagé entre l'anxiété et l'espoir. Les convocations "urgentes" du sultan avaient ceci de particulier qu'il pouvait vous recevoir le lendemain de votre arrivée dans la capitale, ou plusieurs semaines plus tard (comme le raconte un consul de France à Tanger).

Enfin, après huit jours d'attente, des *mokhaznis* virent chercher Eliahou, et l'accompagnèrent à travers les ruelles de la ville jusqu'au palais royal. Ils durent écarter à grands coups de gourdins la foule qui s'était rassemblée sur leur passage, car les habitants de Meknès étaient friands du spectacle de ces "convoqués" du sultan. Ils voulaient voir de près de celui qui, bientôt, sera soit jeté dans quelque geôle obscure (ou même exécuté!), soit un futur grand personnage du royaume.

Dès les premiers mots que prononça le sultan, et à la vue de son air paternel, Eliahou comprit qu'il n'avait rien à craindre, et tout à espérer.

Sidi Mohamed lui fit part de son grand projet: fermer le port d'Agadir, dont les habitants avaient à maintes reprises fait montre de déloyauté envers le trône Alaouite, et créer 150 km plus au nord, sur l'emplacement d'un ancien fort portugais, une cité entièrement nouvelle, un port qui s'appellerait Essaouira. En langue européenne: MOGADOR.

Des commerçants musulmans et juifs des diverses provinces de l'Empire avaient été choisis pour constituer le noyau fondateur de la ville.

Le sultan les désignait comme "ses" commandités. Il leur avançait des fonds pour faire commerce avec les Puissances européennes, leur attribuait un terrain pour y construire leurs maisons, les exemptait d'impôts (mais non de droits de douane), et les plaçait sous sa protection personnelle. Ils deviendraient les *toujjar al sultane*, ou Commerçants du Roi. Chaque année, ils devraient se présenter devant lui pour lui rendre compte de leurs activités, lui rembourser une partie de sa mise de fonds initiale, et lui transférer la part de bénéfice qui lui revenait.

Après avoir fait remettre au sultan le cadeau qu'il lui avait apporté (on ne se présentait jamais les mains vides chez les sultans du Maroc!..), Eliahou se rendit auprès de ses vizirs pour y recevoir ses lettres patentes. Ils lui apprirent les noms des commerçants qui avaient été choisis.

Pour les musulmans, il s'agissait des familles:

- de Tétouan: At Taï, BenAzzouz et Raghoun
- de Fès: Al Labbar et Al Fassi
- de Marrakech: Al Ouarzazi
- du Souss: Tafouzaz

Pour les juifs:

- de Marrakech: Corcos, De la Mar et Guedalia
- de Safi: Sumbal, Chriqui et Merran
- de Rabat: Lévy-Yuly, Lévy-Bensoussan et Anahori
- d'Agadir: Aflalo, Penia et Guedalia
- de Tétouan: Hadida et Israel



Le port d'Essaouira-Mogador aujourd'hui.

Rentré à Rabat, Eliahou se prépara au grand départ.

Quel romancier, ou quel cinéaste, racontera un jour cette épopée de la famille LEVY-YULY quittant Rabat pour se rendre à Mogador, cette ville qui n'existait pas encore! Imaginons Eliahou accompagné de sa jeune épouse, Rina née SERFATY (dont nous reparlerons plus loin), de leur bébé, Yéhouda, et de leurs domestiques. Ils étaient escortés par deux soldats armés de mousquets que leur avait alloués le sultan.

A cette époque, il n'y avait pas de routes carrossables au Maroc car...il n'existait pas de carrosses ni aucun autre moyen de transport sur roues. Tout se faisait à cheval (pour les personnes) ou à dos de mules et de chameaux (pour les marchandises). On avait chargé tout l'attirail de la famille sur des mules. De part et d'autre de leurs bâts on voyait se balancer d'énormes malles en bois cerclé de fer contenant les vêtements, les ustensiles de cuisine, quelques petits meubles, des tentes démontables, des provisions de bouche, des hochets pour le bébé. Suivons les LEVY-YULY empruntant les chemins caillouteux de la Chaouia, s'arrêtant le soir pour camper à la belle étoile, et postant des gardes la nuit afin d'éloigner les bêtes sauvages qui pullulaient alors au Maroc: hyènes, chacals, et même quelques lions. Ils

interrompaient leur voyage cinq fois par jour pour permettre aux soldats du sultan de faire leurs prières. Les étapes étaient longues et fatigantes, 40 milles par jour, soit près de 75 kilomètres. Ils mirent une journée et demie pour atteindre Fédala (aujourd'hui Mohammedia), et Dar el Beida (Casablanca), qui était alors une petite bourgade de 7000 habitants vivant de pêche ou de commerce de caboteurs. Ils logèrent chez le *naguid* de la ville. Puis ils se dirigèrent vers Azemmour, évitèrent Mazagan (El Jadida), qui était encore occupée par les Portugais. (La ville ne redeviendra marocaine qu'en 1769). Puis ce fut Safi, et enfin l'interminable étape de Safi à Mogador. En tout, leur voyage dura huit longues journées. (On met aujourd'hui 5 à 6 heures pour aller en voiture de Rabat à Essaouira-Mogador).

Un spectacle extraordinaire s'offrit à leur vue lorsqu'ils arrivèrent à proximité de la ville. Au bout de la baie, d'énormes échafaudages s'élevaient autour de ce qui deviendra la tour rectangulaire du port. Des centaines d'ouvriers maçons s'y affairaient, tandis qu'à l'intérieur des terres, d'autres équipes commençaient la construction des remparts. Les ouvriers arpenteurs, les menuisiers, les charpentiers, les peintres et autres ferronniers, étaient encadrés par des contremaîtres marocains, et dirigés par le maître d'œuvre de cet énorme projet: l'architecte-urbaniste français Théodore Cornut, natif d'Avignon...

...Mais laissons Eliahou s'acclimater dans cette nouvelle ville. Il



fit de Mogador sa résidence principale, qu'il retrouvait après ses nombreux voyages à Meknès, Rabat (où le sultan avait fait construire un palais), Tanger, et Londres.

Pour ce qui est de ses affaires commerciales, ce qui caractérisa sa vie c'est qu'il connut des hauts (florissants) et des bas (lamentables). Ses rapports avec le sultan étaient très ambivalents. Lorsque ses affaires "marchaient bien" il était reçu à bras ouverts au palais royal de Meknès ou de Rabat. Mais lorsqu'il se heurtait à des difficultés, le sultan, d'un caractère acariâtre, ne lui pardonnait pas. C'est ainsi qu'une fois, un navire rempli de marchandises qu'il avait commandées en France ne se présenta pas au port de Mogador à la date prévue. Après plus de deux semaines d'attente, le sultan le fit jeter dans la prison de la ville par le pacha, et pour l'humilier, lui fit même raser une moitié de sa barbe (!). Une fois le navire arrivé, et après qu'Eliahou eut écoulé les marchandises avec un bon bénéfice, il fut reçu au palais par le sultan comme si de rien n'était.

Outre ses activités commerciales, Eliahou remplissait auprès du sultan Mohamed III un rôle de conseiller aux affaires étrangères. Ses connaissances linguistiques, ses relations avec des négociants juifs ou non-juifs de plusieurs villes d'Europe en faisaient un auxiliaire précieux pour la diplomatie marocaine. Plusieurs documents, traités et accords internationaux citent son nom, le plus souvent comme "*Liaho*", selon la prononciation judéo-marocaine. Lorsqu'en 1778 l'Empire chérifien fut le premier Etat étranger à reconnaître la jeune République des Etats-Unis d'Amérique - par haine de l'Angleterre plus que par amour des USA...-, Eliahou participa à la rédaction du traité de paix et d'amitié entre les deux pays.

En 1789, Eliahou embaucha comme secrétaire-traducteur-comptable un Juif italien, Samuel ROMANELLI. Ce dernier, un aventurier cultivé né à Mantoue, écrira un livre (*Voyage en Arabie*, voir bibliographie) où il dresse un portrait extrêmement peu élogieux de son patron. D'après ROMANELLI, Eliahou LEVY-YULY était un homme orgueilleux, colérique, injuste, méprisant avec les humbles et obséquieux avec les puissants, malhonnête et avare! Bien entendu, il faut prendre ce portrait pour ce qu'il est: le point de vue d'un employé frustré et jaloux de son patron.

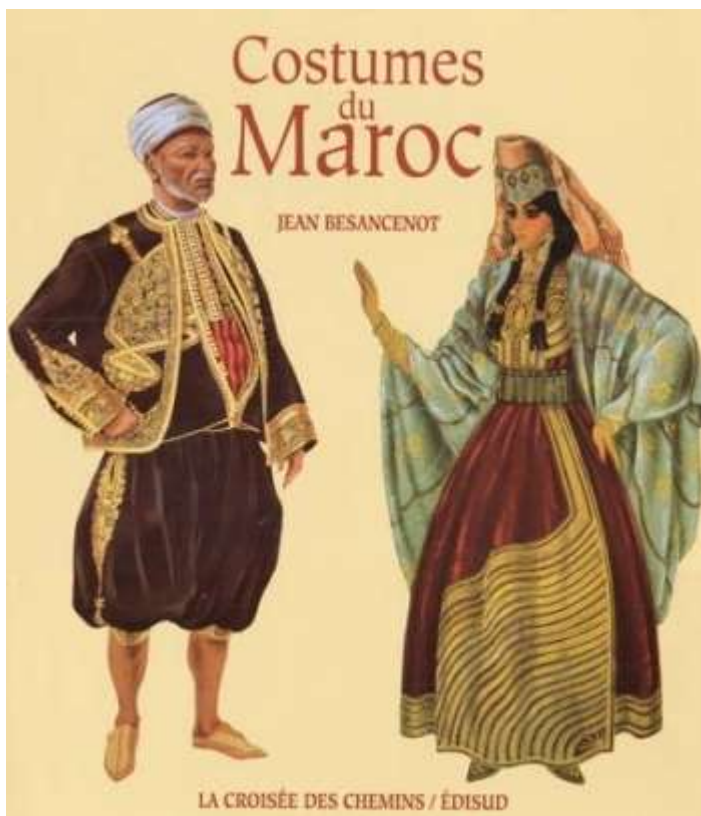
Une tache noire dans la biographie d'Eliahou: l'affaire CARDOZO.
(voir le récit de cette affaire en annexe)

En 1790 mourut le sultan Mohamed III, le "protecteur" et commanditaire d'Eliahou. Son successeur, Moulay Yazid, qui régna de 1790 à 1792, fut le sultan Alaouite le plus catastrophique de l'histoire des Juifs du Maroc. Fanatique islamiste, despote d'une cruauté sans limite, opposé à toutes les réformes économiques qu'avait instituées son père, il prétendit convertir de force tous les Juifs de son royaume sous peine de mort. Il fit massacrer plus de 300 Juifs à travers le Nord du pays (le Sud entrant en *siba*, en révolte). Les Juifs de Rabat ne furent sauvés que grâce à la protection du pacha de la ville, Mohamed Bargach. Eliahou, qui se trouvait à Tétouan lors de la prise de pouvoir de Moulay Yazid, fut contraint de se convertir à l'Islam "pour la forme" afin de sauver sa vie. Mais grâce à des fonctionnaires qu'il réussit à soudoyer, il parvint à s'enfuir à Gibraltar, où le rejoignirent sa femme, son fils Elias-Moses, et sa fille. Il semble que cette fuite lui coûta la plus grande partie de sa fortune.

Il passa les dernières années de sa vie à Gibraltar, avec des voyages au Caire et à Alger. Lorsqu'en 1798 le Directoire de la République française lança un appel d'offres pour l'achat de denrées diverses (c'était une année de sécheresse en France), Eliahou LEVY-YULY se trouvait à Alger chez des Juifs avec qui il était en relations d'affaires, les AMAR-BOUJENAH. Ceux-ci, en association avec la famille BACRI, obtinrent la concession de cet énorme marché (plus de 7 millions de franc-or). Eliahou essaya de "rentrer dans l'affaire" et de faire livrer au Directoire les denrées qui abondaient au Maroc, les amandes et les noix, les caroubes pour la nourriture des chevaux, l'huile d'olive, etc..... Il se rendit une dernière fois à Rabat pour demander audience au nouveau sultan, Moulay Slimane (qui régna de 1796 à 1822), fils de Mohamed III, et tenter de le faire financer ces exportations. Mais les temps étaient changés. Le sultan ne voulut même pas le recevoir. Plein d'amertume, Eliahou revint à Gibraltar, où il mourut en 1800.

Un mot sur sa vie privée.

Eliahou était ce qu'on appelle "un bon vivant". Il menait dans sa maison de Mogador un train de vie luxueux, avec des meubles importés de France et d'Italie. Il avait également conservé l'immense demeure familiale de Rabat, dont des domestiques et des jardiniers assuraient l'entretien. Il se vêtait avec goût, portant des *djellabas*, des *burnous* et des chemises taillés dans les étoffes les plus fines. Lorsqu'il se rendait à Londres pour ses affaires, il se faisait couper des redingotes, des chemises à jabot et des longues culottes de soie chez les faiseurs les plus chics de Carnaby street.



On imagine Eliahou et son épouse vêtus ainsi le jour de leur mariage.

Par ailleurs, il était mélomane. Lorsque le *mellah* de Mogador commença à se peupler grâce à l'afflux des nombreux Juifs attirés par cette "grande" nouvelle ville, Eliahou se fit le mécène généreux de plusieurs orchestres de musique andalouse où jouaient côte à côte juifs et musulmans. Il leur achetait les instruments les plus perfectionnés fabriqués par les luthiers de Fès, et les payait grassement pour les concerts qu'ils donnaient chez lui. On sait que les musiciens andalous de Mogador, les *dnadnias*, acquirent au fil des années une réputation d'excellence et sont classés encore aujourd'hui parmi les meilleurs de toute l'Afrique du Nord.

Il semblerait qu'Eliahou LEVY-YULY ait été...trigame! Il avait épousé sa première femme, Rina SERFATY à Rabat, du temps de sa jeunesse (Nous descendons directement du couple Rina-Eliahou par leur fils Yehouda, c'est pourquoi les Rina, Reine et Reinette de notre famille sont prénommées d'après elle. Ainsi que les Sultana, qui est la traduction de Reine). Mais au bout de quelques années les relations entre Rina et Eliahou devinrent extrêmement tendues, au point que Rina demanda le divorce, qu'il refusa de lui accorder.

Il prit une seconde épouse, ainsi que le lui permettait la loi juive. On ne connaît pas le nom de cette femme. Il semble l'avoir beaucoup aimée; mais elle se révéla être stérile. Ne voulant pas la répudier, comme il était d'usage à cette époque pour les femmes qui ne pouvaient enfanter, Eliahou la garda comme épouse.

Enfin il se maria avec une troisième femme, originaire de Tanger qui était très cultivée, lisait et parlait couramment l'espagnol et anglais. Elle se prénomma Rachel (son nom de jeune fille nous est inconnu). Ils eurent ensemble un fils, Elias-Moses LEVY-YULY, et une fille (également prénommée Rachel, née en 1800).

Elias-Moses LEVY-YULY (Mogador 1782-Washington 1850)

Comme on vient de le voir, Elias-Moses LEVY (il fit supprimer le nom de YULY) est notre "cousin" par son père seulement, et non par sa mère. Mais étant donné le rôle prééminent qu'il jouèrent, lui et son fils David LEVY-YULY, dans l'histoire des Etats-Unis d'Amérique, il m'a semblé opportun de les inclure dans ce bref survol de la chronique de notre famille.

Lorsqu'il quitta précipitamment Mogador avec sa mère pour fuir les persécutions de Moulay Yazid en 1790, Moses avait 8 ans. Durant ses études au *héder* de Mogador, l'école traditionnelle juive, il se montra un élève exceptionnellement brillant, doué d'une mémoire phénoménale. Il pouvait réciter par cœur des passages entiers de la Bible, ainsi que presque tous les Psaumes et les prières du chabbat et des fêtes.

Arrivé à Gibraltar, il compléta sa formation en apprenant en très peu de temps, et de façon approfondie la langue anglaise, sans négliger l'Espagnol et le Français. Il se mit à lire des ouvrages "au dessus de son âge", Spinoza et Hobbes, Voltaire, Rousseau et les Encyclopédistes.

Sans même attendre un mois après le décès de son père, et avec le peu d'argent que lui laissait son héritage, le jeune Moses embarqua, avec sa mère et sa sœur, de Gibraltar pour les Amériques. Il semble que ses relations avec son père Eliahou aient été très conflictuelles; à tel point qu'il prit la décision de se faire appeler LEVY tout court. Le nom de YULY lui semblait trop chargé des souvenirs désagréables de son enfance à Mogador et de son

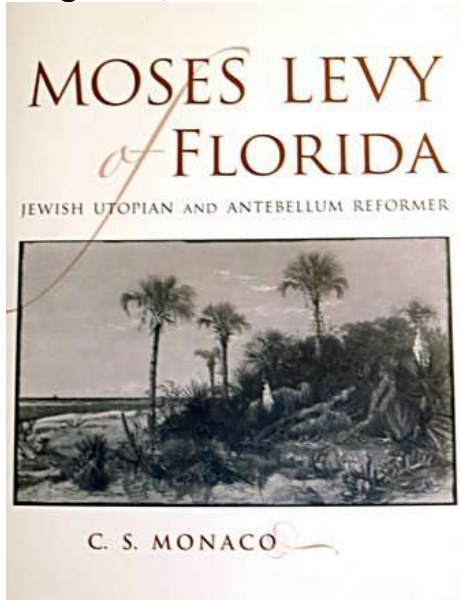
adolescence à Gibraltar, sous la férule de ce père à la personnalité exagérément dominante.

Moses, sa mère et sa sœur débarquèrent à Saint-Thomas, dans les Indes Occidentales, qui étaient alors possession du Danemark (aujourd'hui les Iles de la Vierge, USA). Là ils furent accueillis par un ancien employé d'Eliahou, Elias CHRIQUI, qui avait émigré de Mogador quelques années auparavant, et qui les traita comme des hautes personnalités. CHRIQUI fit entrer Moses dans son commerce de bois de construction, puis dans celui de la canne à sucre.

Au fil des années, Moses LEVY s'enrichit considérablement, abandonnant le commerce de la canne à sucre pour devenir fournisseur des armées espagnoles en Amérique du Sud, puis armateur. Il quitta les Indes Occidentales pour Cuba, Puerto-Rico, et finalement venir s'installer en Floride, alors territoire vierge sous domination espagnole. Là, il devint planteur de canne à sucre.

Sa fortune augmentant, il put se consacrer au rêve de sa vie: le sauvetage du Peuple Juif! Il était resté un juif pratiquant, traditionnel mais modéré, respectant le chabbat en ne mangeant que de la nourriture cachère. Dans les années 1820, il acheta d'immenses terrains à Minacopy, dans le comté d'Alachua , à l'ouest de la Floride pour y implanter des Juifs venus d'Europe. Une petite colonie de 500 personnes commença à s'y former, bientôt rejointe par de Juifs de Russie fuyant les pogroms du tsar Nicolas 1^{er}. Mais ce projet ("pré-sioniste") utopique ne réussit pas: le peu d'enthousiasme des Juifs pour le travail agricole, la difficulté du terrain infesté d'alligators et de marais

dangereux, les difficultés financières, tout se ligua contre cette entreprise.



Moses LEVY milita pour une seconde utopie: l'abolition de l'esclavage. Nous sommes dans les années 1820, plus de 40 ans avant la guerre de Sécession. Il avait vu de près quel sort abominable était réservé aux esclaves noirs des plantations du Sud des Etats-Unis. Lui-même, pour des raisons économiques, avait été obligé d'en acquérir quelques dizaines afin de produire de la canne à sucre à des prix concurrentiels. Mais il s'était toujours efforcé de rendre leur sort plus humain. Il interdisait par exemple qu'on sépare une mère de ses enfants lors d'une vente d'esclaves; il permettait à un mari et une femme de vivre sous le même toit. Quand il affranchissait un esclave méritant, il le dotait d'une petite somme d'argent pour qu'il aille dans le Nord commencer une vie nouvelle.

En 1828, lors d'un séjour à Londres, il prononça devant des évangélistes de la secte Clapham et fit imprimer (anonymement, de crainte des représailles des esclavagistes américains) un pamphlet qui jeta les bases du combat pour la libération des esclaves: "*Plan for the Abolition of slavery. Consistent with the interest of all parties*", "Plan pour l'abolition de l'esclavage. En accord avec les intérêts de toutes les parties". Ce texte fit grand bruit en Angleterre.

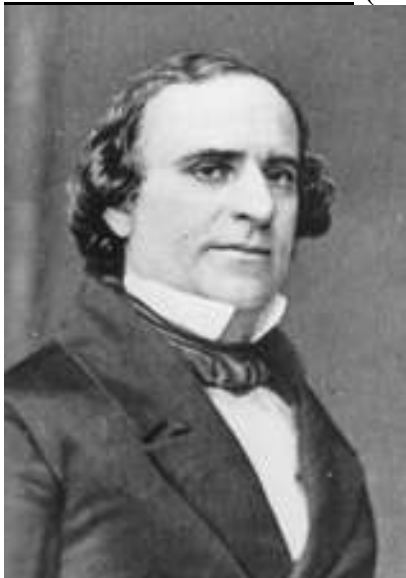
Revenu en Floride, il continua à gérer ses affaires, et surtout à militer, par de nombreux écrits et conférences, pour la création d'écoles juives "modernes" qui allieraient le savoir laïc et des bases solides de connaissances juives.

Elias-Moses LEVY s'était marié en 1803 (à 21 ans!), à Saint-Thomas avec une jeune fille de 17 ans issue d'une des meilleures familles sépharades des Indes Occidentales, Hanna BENDANONE. Elle lui donna un fils, Elias, né en 1804, puis deux filles Rahma et Rachel, et enfin en 1810 un second fils, David LEVY-YULEE.

Le couple Moses et Hanna ne s'entendait pas, (ils divorcèrent en 1815), notamment au sujet de l'éducation à donner à leurs enfants: contrairement à ce qu'il encourageait dans ses écrits, Moses les envoya dans des écoles chrétiennes en Amérique puis en Angleterre, comme il était d'usage parmi les riches planteurs du Sud.

Sa fille, Rahma, épousa un Sépharade dont la famille était originaire de Hollande du nom de MENDES Da COSTA. Leur fils, Jacob MENDES Da COSTA (1833-1900) devint un médecin spécialisé en médecine militaire et qui fut le premier à détecter et à soigner une maladie qui porte son nom: le "*Da Costa syndrom*". Il s'agit du traumatisme psychologique invalidant subi par un soldat lors d'une bataille violente. Jusqu'alors, seules les blessures corporelles étaient reconnues par les autorités médicales militaires, les blessures psychologiques étant considérées comme "de la comédie".

David LEVY-YULEE (Charlotte-Amalie, 1810; Washington 1883)



Fils de Elias-Moses LEVY. Il s'agit de "*the celebrity*" de notre famille, le premier sénateur Juif de l'histoire des Etats-Unis, et le richissime constructeur du chemin de fer de Floride. Il suffit de chercher sur Google son nom et on verra apparaitre des dizaines de références sur sa biographie mouvementée, ses discours enflammés au Sénat, son remarquable esprit d'entreprise. La ville de YULEE et le comté de LEVY en Floride portent son nom. Aujourd'hui encore sa mémoire y est célébrée comme celle d'un héros de l'Etat.

Ajoutons que, pour ce qui concerne sa famille, David LEVY-YULEE avait des relations extrêmement tumultueuses avec son père Elias-Moses. Alors que ce dernier avait fait supprimer le nom de YULY de son patronyme, David le rétablit pour montrer qu'il était fier de son ascendance marocaine. Et aussi par snobisme: il laissait croire autour de lui que son grand-père, Eliahou LEVY-YULY, avait été un grand-vizir tout-puissant à la Cour du sultan Mohamed III du Maroc.... Par ailleurs, alors que Moses LEVY militait contre l'esclavage, son fils David se rangea très tôt parmi les anti-abolitionnistes. Il participa à la guerre de Sécession du côté des Sudistes et fit même neuf mois de prison après la victoire du Nord.

Contrairement à son père, David LEVY-YULEE n'était pas un juif pratiquant. Il épousa une chrétienne, Nannie WICKLIFFE, fille du gouverneur du Kentucky. Leurs enfants Nancy et Charles (1849-1921) furent élevés en tant que chrétiens. Ils abandonnèrent le nom de famille de leur père (qui faisait trop Juif...) pour adopter celui de leur mère.

Lorsque les esclaves du Sud des Etats-Unis furent libérés en 1865, on leur demanda de se choisir un nom de famille. La plupart prirent le nom de leur ancien propriétaire, SMITH, JACKSON, WASHINGTON.... Les esclaves de David adoptèrent le nom de leur maître, YULEE. C'est ainsi que leur descendants portent encore aujourd'hui ce patronyme.

Yéhouda LEVY-YULY (Rabat, 1764; Londres, 1820)

Mais revenons à notre ancêtre direct, le fils d'Eliahou LEVY-YULY et de Rina SERFATY. Nous l'avons laissé bébé, alors que ses parents quittaient Rabat pour aller s'installer à Mogador.

Suivons-le durant son enfance au *heder*, l'école juive de Mogador, apprenant par cœur des versets de la Bible et ânonnant des prières dans un hébreu qu'il comprenait à peine. Cette éducation lui permit au moins de recevoir des rudiments de calcul et de développer sa mémoire.

Durant son enfance, il a sûrement acquis quelques notions d'anglais et d'espagnol que lui inculquait la seconde épouse de son père, Rachel. Puis, devenu plus grand, il devait accompagner au port de Mogador les employés d'Eliahou pour assister aux opérations de dédouanement des marchandises, à leur comptage, à leur chargement, à leur entreposage. Il a dû assister également au processus d'exportation, surveiller les sacs d'amandes, de noix, de caroubes qui partaient pour Marseille, Gênes, Liverpool... Il y avait aussi les caravanes qui arrivaient de fond de l'Afrique, via Tombouctou jusqu'à Mogador, pour vendre de la poudre d'or, des plumes d'autruche, du bois précieux, de l'ivoire qu'Eliahou exportait vers toute l'Europe. Les comptables et secrétaires de son père ont dû initier Yehouda à la correspondance commerciale, aux mystères des lettres de change sur les banques de Livourne ou de Londres, à la tenue de livres comptables, etc.....

Lorsqu'il fut âgé de 20 ans, Yehouda fut envoyé à Londres en compagnie de sa mère Rina. Eliahou se débarrassait d'une épouse vieillissante et acariâtre, et ouvrait un bureau dans la capitale anglaise, comme le faisaient les autres "Marchands du Roi" de Mogador. A la mort de son époux en 1800, Rina revint au Maroc pour toucher la part d'héritage qui lui revenait, notamment la grande maison de la famille LEVY-YULY à Rabat.

Yéhouda se maria à Londres (le nom de son épouse nous est inconnu). Il eut trois fils. Il prénomma son aîné Samuel, selon la tradition qui remonte à Rabbi Yehouda HALEVY, le second Nissim, et le troisième Joseph.

Il semble que ces enfants s'établirent plus tard à Ramsgate, petit port du Kent, au sud de l'Angleterre où Sir Moses MONTEFIORE avait fait construire une splendide synagogue. Ils commerçaient avec Mogador, y exportant de la vaisselle, des meubles, du thé, et des tissus bleus pour les Touaregs du Sahara, et importaient des produits africains et marocains. Ils furent des donateurs réguliers et des membres honorés de la synagogue sépharade de Bevis Marks à Londres.

L'un des descendants de Yehouda, qui se nommait Samuel LEVY-YULY (mon trisaïeul), épousa Hnina COHEN-MACNIN, la fille de Meir COHEN-MACNIN, l'ambassadeur du Maroc à Londres dans les années 1828-1830 avec son collègue SUMBAL.

La suite de l'histoire de notre famille accompagne l'arbre généalogique que l'auteur de ces lignes a construit, et qui comporte plus de 1300 noms.

Cet arbre a été établi grâce aux renseignements trouvés dans l'excellent site de M. Haïm Melca ([*Families Ties by Haïm Melca*](#)), à l'aimable collaboration de M.Sidney CORCOS et aux recherches de mon cousin Aimé LEVY de Londres.

Voici la liste provisoire (mise à jour en janvier 2012) des familles dont un des membres au moins descend directement de Moshé LEVY-YULY de Meknès:

ABENAIM, ABENSUR, ABITBOL, ACOCA, AFRIAT, AMAR, AMAR-BOUJENAH, BARCHILON, BARON, BARUK, BENARI, BENDAHAN, BENISTY, BENITAH, BOUAZIZ, BOULAKIA, BRASS, CABESSA, CANSINO, COHEN, CORCOS, CRESPO, DA COSTA, DAYAN, DEIGH, DeWINTER, DHERY, DUBOIS-LACHARTRE, ELMALEH, ELMOZNINO, ETTEDGUY, FARACHE, GANANCIA, GOLBERG, HARRIS, HILDRITH, HIMI, INGRAM, KNAFO, LASKOWSKY, LEVY, LEVY-CORCOS, LEVY-YULY, LUGASSY, MASSIAH, MAYA, MESSICA, MREGEN, MYARA, NEWDALL, OHANA, PIERREL, REGUEV, REIFF, ROSILIO, SABBAH, SCHEKLER, SEBAG, SEBANNE, SELETZKY, SEMAMA, SHREYER, SIBONI, SIBONY, SOUSSANA, SPIER, TOMICH, TOPMAN, TORCOLESE, VEINGARD, WICKLIFFE, WILHEM, WILLARD, WOLF, YECHEZKEL, YULY, ZINE, ZOUA

ANNEXE : L'AFFAIRE CARDOZO

Cette affaire est racontée en détail par Samüel ROMANELLI, secrétaire-comptable d'Eliahou LEVY-YULY (voir bibliographie).

Le sultan Mohamed III était non seulement un despote tout-puissant, mais aussi un "businessman" avisé. Il s'arrangeait toujours pour mettre en concurrence plusieurs "*toujjar al Sultan*", ou Commerçants du Roi, lorsqu'une bonne affaire se présentait, selon le vieil adage: diviser pour régner.

C'est ainsi qu'en 1786, lorsque les Portugais évacuèrent la ville d'El Jadida (Mazagan), se présenta la possibilité d'exporter d'énormes quantités de blé produites dans les riches plaines des alentours, la région des Doukkala. Il proposa l'exclusivité de ces exportations à deux "commerçants du Roi": CARDOZO (on ne connaît pas son prénom), originaire de Gibraltar, et Eliahou LEVY-YULY. Les deux hommes se détestaient, mais étaient associés dans de nombreuses autres affaires. Après une surenchère serrée, ce fut CARDOZO qui emporta le marché. Eliahou lui en garda une rancune profonde. D'autant plus profonde que CARDOZO était un homme vaniteux et moqueur: chaque fois qu'il rencontrait Eliahou, il lui rappelait devant témoins sa déconvenue dans cette affaire d'exportation de blé.

Deux ans plus tard, CARDOZO partit s'établir à Tanger, laissant derrière lui plusieurs malles remplies de paperasses commerciales. On ne sait comment cela arriva, mais Eliahou mit la main sur ces papiers, parmi lesquels il découvrit un document fort compromettant.

CARDOZO avait deux frères: l'un vivait et travaillait avec lui au Maroc, et le second était parti s'établir à Londres. Lorsque que les deux frères virent que leurs affaires devenaient florissantes, ils écrivirent au troisième à Londres pour l'inviter à venir se joindre à eux. Celui-ci leur répondit par une lettre manuscrite écrite en espagnol et ainsi rédigée:

"L'attrait du gain et du confort ne me tentera pas de quitter ma maison où je jouis de la sécurité. Les pays du Maghreb seraient très beaux s'ils n'étaient pas ruinés par les mœurs détestables de leurs habitants. Aussi bien le Roi que le peuple sont répugnants. Leur cœur complotte toujours des projets sataniques. Sa folie et sa méchanceté le mènent toujours à commettre des erreurs; l'innocent en subit toujours les conséquences. Il est rapide à la colère,- et qui peut résister à un fou en furie? Si seulement tous les gens qui peuplent ce pays pouvaient le quitter!

Que Dieu soit avec vous.

Signé: Cardozo"

Eliahou prit le soin de découper l'en-tête de cette lettre où figuraient le prénom de son auteur et le lieu où elle avait été écrite. Il se présenta devant le sultan, la mine déconfite, en lui disant qu'il ne pouvait pas lui traduire cette missive car elle contenait des paroles abominables. Le sultan fit appeler un prêtre espagnol qui traduisit la lettre. En entendant son contenu, Mohammed II entra dans une rage folle. Il fit convoquer CARDOZO et, sans même lui donner le temps de se justifier, ordonna à ses gardes de le décapiter! Son corps fut exposé sur les remparts de la ville de Meknès.

Tous les biens de la famille CARDOZO furent confisqués par le sultan. Le troisième frère CARDOZO fut jeté en prison où il végéta durant de nombreuses années...

Si cette histoire n'était rapportée que par ROMANELLI, on pourrait la mettre sur le compte de la haine incommensurable qu'il éprouvait pour son employeur, Eliahou. Mais on en trouve confirmation dans le livre de G. LEMPRIERE (ouvrage cité, page 83), qui était un médecin anglais invité au Maroc pour soigner un des fils de Mohamed III.

Loin de nous l'idée de juger grand-papa Eliahou. L'époque était cruelle, le sultan était cruel...

Bibliographie succinte:

- ABITBOL Michel: *Tujjar al-Sultan, les commerçants du Roi*,
Maisonneuve et Larose, Paris, 1998
- BENTOV Haïm : *mishpahat Halevy*, revue *mimizrach ou mimaarav*,
Université Bar Ilan, Israël, 1980 (en hébreu)
- CORCOS David: *Studies in the History of the Jews of Morocco*,
Jérusalem, 1976
- MONACO C.S.: *Moses Levy of Florida, Jewish Utopian and antebellum
Reformer*, Louisiana State University Press, 2005
- LEMPRIERE G. : *Voyage dans l'Empire de Maroc et le royaume de Fez*,
Paris, 1801, traduit de l'Anglais (Bibliothèque Gallica)
- OTHMANI Hamza ben Driss: *Une cité sous les alizés, Mogador des
origines à 1936*, Editions La Porte, Rabat
- ROMANELLI Samuel : *massa be arav* , édition Wydawnictwo
"Traklin", Warszawa, Pologne, 1926 (en hébreu)
- ROMANELLI Samuel : *Travail in an Arab land*, traduit de l'hébreu par
Norman A. STILLMAN et Yedidia STILLMAN,
University of Alabama press, 1989, avec notes et
commentaires (en anglais)
- SCHROETER Daniel: *Merchants of Essaouira, Urban Society and
Imperialism in Southwest Morocco, 1844-1886*,
Cambridge University Press, 2009
- SCHROETER Daniel: *The Sultan Jews, Morocco and the Sepharad
World*, Stanford University Press, 2002